



## Haïr pour ne plus subir?

**Après #MeToo, la misandrie s'affirme dans les milieux féministes. Un rejet du masculin revendiqué comme une étape radicale mais nécessaire pour la libération des femmes.**

«Moi les hommes, je les déteste»... Six mots d'une blogueuse féministe de 25 ans, Pauline Harmange, ont suffi à déclencher une bombe. Et à faire éclater sur la place publique la «misandrie», mot rare désignant la haine des hommes, «sentiment négatif à l'égard de la gent masculine dans son ensemble», écrit-elle, que ce soit de l'hostilité, de la méfiance ou du mépris». Le titre de son court essai, sorti au creux de l'été chez »

» un éditeur confidentiel, Mostograph, a déplié à un fonctionnaire zélé du ministère de l'Égalité entre les femmes et les hommes, qui a menacé de l'interdire, rappelant que «*la provocation à la haine à raison du sexe est un délit pénal*»... Peine perdue. Cette intervention inespérée a donné une visibilité internationale au pamphlet, republié par Le Seuil. De la misandrie à la joie, il n'y a qu'un pas : «*Je crois que la détestation des hommes nous ouvre les portes de l'amour pour les femmes (et pour nous-mêmes) sous toutes les formes que cela peut prendre, assure encore la jeune autrice dans son livre. Et qu'on a besoin de cet amour – de cette sororité – pour nous libérer.*»

Paraissait en même temps, aux éditions Grasset, *Le Génie lesbien*, qu'Alice Coffin voulait d'abord intituler «*Misandre*». Activiste au sein du collectif féministe La Barbe, l'élue écologiste au Conseil de Paris, née en 1978, y aiguise ses tactiques de lutte : son lesbianisme politique («*Une lesbienne est la rage de toutes les femmes condensée en un point d'explosion*», dixit un manifeste de 1970) et son recours à la non-mixité culturelle – lire, voir, écouter des œuvres créées par des femmes, pour s'éloigner des représentations masculines dominantes. Deux armes, déjà très éprouvées dans les rangs du MLF, pour promouvoir une puissance féminine et en finir avec l'hégémonie des hommes, que les militantes de La Barbe ciblent sans relâche dans leurs interventions : «*Ensemble, nous investissons les cénacles, scènes et lieux de pouvoir où les hommes se réunissent en non-mixité, explique Coffin. Les actions de La Barbe font surgir la grande comédie de la masculinité. Elle se joue, chaque heure, à huis clos, sans nous.*»

En se disant misandres, Harmange et Coffin s'arment jusqu'au cou contre la misogynie. Deux Amazones, un même combat. Radical et séparatiste. «*La misandrie revendiquée est très rare dans l'histoire du féminisme, analyse l'historienne Christine Bard, professeuse à l'université d'Angers. Elle se conçoit le plus souvent comme un mouvement d'émancipation non violent, qui ne vise pas les hommes, mais le patriarcat. Le terme de misandrie est d'ailleurs traditionnellement employé par les adversaires des féministes pour les discréditer.*» Une rhétorique bien huilée, qui qualifie même certaines militantes de «*féminazies*», attisant la guerre des

sexes. La misandrie serait alors une menace pour le mâle blanc, infériorisé et censuré, nouveau «*bouc émissaire*», selon Pascal Bruckner, 71 ans, qui dans son dernier essai s'effraie que ce néo-féminisme de «*procès*» ait remplacé le féminisme de «*progrès*» propre à sa génération.

«*Retourner le stigmaté, assumer la misandrie, c'est, de la part des jeunes féministes, une stratégie militante frontale qui oblige l'ennemi à abattre ses cartes, développe Martial Poirson, qui a dirigé le volume Combattantes : une histoire de la violence féminine en Occident. Cette tactique de confrontation directe se justifie, à l'heure où les réseaux sociaux désinhibent les positions. Elle risque aussi d'alimenter une très puissante surenchère antiféministe en réactivant tous les préjugés (furie, harpie, virago...) autour de la femme hostile et revancharde.*» Pauline Harmange et Alice Coffin en ont fait les frais et reçu en représailles des tombereaux de haine, injures et menaces visant ces «*frustrées à moustaches*», castratrices acariâtres. Qui, entourées de leurs sœurs, ne se cachent même plus pour crier «*Men are trash*», «*Les hommes sont des ordures*». Entraînées, peut-être, par d'autres figures féminines victimes de violences sexistes ou sexuelles : la comique australienne Hannah Gadsby, vengée par le succès planétaire de son stand-up, *Nanette*, ou Lisbeth Salander, l'héroïne tueuse de la trilogie policière suédoise *Millénium*, imaginée par un homme.

Sans oublier la Misandre en cheffe, l'Américaine Valerie Solanas (1936-1988), connue pour avoir tenté d'assassiner Andy Warhol en 1968. Sorti des marges en 1967, son *Scum Manifesto*

## À LIRE

### Moi les hommes, je les déteste,

de Pauline Harmange, éd. du Seuil, 96 p., 12 €.

### Le Génie lesbien,

d'Alice Coffin, éd. Grasset, 240 p., 19 €.

### Mes bien chères sœurs,

de Chloé Delaume, éd. du Seuil, 132 p., 13,50 €.

### Combattantes : une histoire de la violence féminine en Occident,

dirigé par Martial Poirson, éd. du Seuil, 264 p., 29 €.

(*scum*, au sens de «*rebut*» et pour Society for Cutting Up Men, «*l'association pour tailler les hommes en pièces*») s'ouvre sur cet appel aux armes révolutionnaire : «*Vivre dans cette société, c'est au mieux y mourir d'ennui. Rien dans cette société ne concerne les femmes. Alors, à toutes celles qui ont un brin de civisme, le sens des responsabilités et celui de la rigolade, il ne reste qu'à renverser le gouvernement [...] et supprimer le sexe masculin*» – «*premier*» sexe en qui elle voit «*une sangsue, un parasite affectif*», voire «*une femme manquée, une fausse couche ambulante, un avorton congénital*»... La rage de Valerie Solanas a infusé l'humour de Pauline Harmange : «*Que faire de tous ces individus masculins médiocres qui m'entourent ? Les jeter directement dans la poubelle non recyclable ne risquait-il pas de créer dans ma vie un vide impossible à combler ?*»

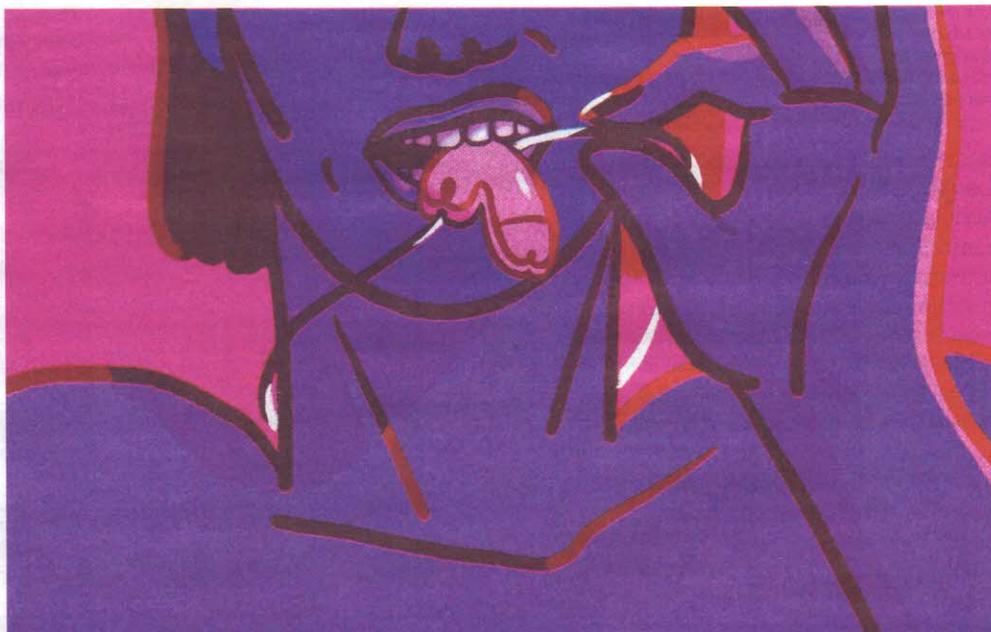
Fervente admiratrice de Valerie Solanas, l'écrivaine Chloé Delaume, dont la dernière héroïne **1** puise «*force et pouvoir*» dans le *Scum Manifesto*, préfacera l'édition de poche de *Moi les hommes, je les déteste*. «*Nous vivons, se réjouit-elle, un moment féministe ouvertement misandre, qui s'inscrit dans une révolution des mœurs comparable à l'accès au droit de vote. Je comprends que cela effraie et que les privilégiés se sentent agressés, mais cette brutale poussée féministe est saine et nécessaire. Pour ouvrir les portes qui restent fermées, des coups de bélier doivent être portés.*» Delaume, misandre de la première heure, née en 1973, sait aussi combien il est jugé «*intolérable d'éprouver un sentiment d'hostilité envers les hommes, dans une société patriarcale, qui considère que le joug doit être doux pour l'échine*»... Ainsi,

«**Reconnaître la possibilité de détester les hommes, c'est admettre la violence de leurs privilèges.**» – Chloé Delaume

totem du jour si longtemps tabou, la misandrie condensée à l'état brut dans le *Scum Manifesto* s'est-elle vue, dans l'édition française publiée en 1998, symboliquement annulée par une dynamite misogyne : une postface de Michel Houellebecq ! « Pour ma part j'ai toujours considéré les féministes comme d'aimables connes, inoffensives dans leur principe, malheureusement rendues dangereuses par leur désarmante absence de lucidité. [...] Les pauvres poussaient même la naïveté jusqu'à s'imaginer que l'amour lesbien, conditionnement érotique apprécié par la quasi-totalité des hétérosexuels en activité, était une dangereuse remise en cause du pouvoir masculin. » 2

La misandrie ne sera pas. « Quand j'ai écrit mon premier livre, *Les Mouffettes d'Atropos*, paru en 2000, raconte Delaume, personne ne savait quel était l'opposé de la misogynie. Or, nommer la misandrie est un geste fondamental : reconnaître la possibilité de détester les hommes, c'est reconnaître la violence de leurs privilèges. Utiliser le terme de misandrie, comme celui de sororité, autre mot-clé pour moi, c'est pouvoir modifier l'avenir. » Dans *Mes bien chères sœurs* (2019), Chloé Delaume, dont le père a assassiné la mère avant de se suicider, alors qu'elle était âgée de 9 ans, revient sur son passé : « Les conséquences de la domination masculine dans les sphères privée et publique, lorsqu'on devient orpheline après ce qui était nommé à l'époque un "drame conjugal", c'est un peu difficile de passer à côté. [...] Je me suis construite contre les hommes, c'est compliqué de tuer le père quand il s'en est déjà chargé. Le danger, la violence, le potentiel meurtrier de chaque individu mâle : évaluation systématique du risque maximal avant de communiquer. » Aurait-elle reçu des menaces, comme Harmange et Coffin, pour sa riposte misandre ? « Non, la littérature me protège de la brutalité du réel. Et, quand elle vient d'une enfant de féminicide, la misandrie est mieux tolérée, puisque vue comme une méfiance post-traumatique... Elle est pourtant bien plus que cela : un outil de pensée et de déconstruction. »

La révolution #MeToo a brisé le silence sur les violences faites aux femmes. Sur ce point, Alice Coffin n'y va pas non plus par quatre chemins. L'ultime chapitre de son livre, « La guerre des hommes », fait froid dans le dos. « Atrocités », « hécatombe », « civili-



sation féminicide » : « Tous les jours, on compte nos mortes. » Des crimes désormais affichés en toutes lettres sur les murs de nos villes par la colère des féministes « colleuses ». « Les militantes d'aujourd'hui cherchent des armes pour mener leur combat, décrypte Christine Bard. L'hostilité en est une. Qui, avant #MeToo, prenait vraiment la mesure de l'ampleur des violences sexistes et sexuelles ? On n'a d'ailleurs pas fini d'évaluer l'étendue du préjudice. Les propos misandres émergent logiquement lors des pics de mobilisation contre les violences sexuelles. »

Ainsi, ce slogan-choc, « Cet homme est un violeur, cet homme est un homme », brandi en 1980, année où fut promulguée la loi relative à la répression du viol, a suscité des débats houleux au sein du MLF, comme le raconte Colette Pipon, dans son ouvrage paru en 2013, *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*. L'homme serait-il donc prédateur, par nature ? « Monstre bestial », « Satan masculin », ironise Pascal Bruckner... « J'enseigne à l'université Paris 8-Vincennes, canal historique des études de genre. En tant qu'homme féministe, reconnaît Martial Poirson, il n'est pas toujours facile de se positionner face à cette accusation globalisante, qui met tous les hommes dans le même sac. Mais cette expérience est sans commune mesure avec le sexisme systémique subi par les femmes. » Alors, non, « quand on sait qu'une femme est violée toutes les sept

minutes en France, je n'ai pas peur d'affirmer que, moi aussi, les hommes, je les déteste. À eux de s'interroger sur ce qui les rend si détestables... », tranche Chloé Delaume, lucide sur le fait que « le potentiel de violence misandre restera toujours infinitésimal face à la violence patriarcale ». Comme le formulait déjà, sans détour misandre, l'écrivaine Benoîte Groult : « Le féminisme n'a jamais tué personne, le machisme tue tous les jours. » – Juliette Cerf

Illustrations **Élodie Lascar**  
pour *Télérama*

1 Dans *Le Cœur synthétique* (éd. du Seuil), qui vient d'obtenir le prix Médicis.

2 Elle sera supprimée de la nouvelle édition à paraître le 17 février, préfacée par l'universitaire Manon Garcia (éd. Mille et Une Nuits).